

THE NEW REPUBLIC

Voici ce qui se passe lorsque les Juifs hassidiques rejoignent le monde laïc

(Version originale à la fin du texte traduit)

Alice Robb/

14 octobre 2014

La première fois que Lynn Davidman a mordu dans un cheeseburger, elle s'est inquiétée pour sa vie. « J'avais peur qu'une punition divine soit imminente », se souvient-elle. Elle n'était pas sûre de la forme que prendrait sa punition pour avoir mangé un hamburger non casher ; elle ne serait probablement pas frappée par la foudre dans un restaurant, pensait-elle, mais peut-être serait-elle projetée au sol.

Élève de première année à Ramaz, une école juive orthodoxe moderne de New York, Davidman avait commencé à remettre en question les lois strictes dans lesquelles elle avait été élevée des années plus tôt. Davidman, aujourd'hui professeure (laïque) de sociologie à l'Université du Kansas, a passé une grande partie de sa carrière à étudier des communautés comme celle dans laquelle elle a grandi. Dans son premier livre, *Tradition in a Rootless World*, elle dresse le portrait de femmes juives américaines qui ont grandi dans l'irrégion et ont choisi l'orthodoxie à l'âge adulte. Pour son dernier livre, *Becoming Un-Orthodox: Stories of Ex-Hasidic Jews*, Davidman a rencontré un groupe de personnes très différent : quarante hommes et femmes nés dans des communautés hassidiques ultra-orthodoxes qui, contre toute attente, ont rompu et rejoint le monde laïc.

Alice Robb : Qu'est-ce qui distingue les communautés hassidiques, à part leur façon de s'habiller ?

Lynn Davidman : On leur apprend à être modestes : en plus de s'habiller de manière peu révélatrice, cela signifie ne pas parler à haute voix, ne pas porter de couleurs criardes, et généralement ne pas attirer l'attention sur soi. Les hommes, lorsqu'ils marchent dans la rue, baissent les yeux pour ne pas attirer le regard d'une femme. Avant l'âge du mariage, il y a une séparation complète et absolue des sexes. À l'intérieur de la communauté Satmar, des panneaux en yiddish indiquent de quel côté de la rue les hommes marchent et de quel côté les femmes marchent.

La journée entière est remplie de rituels. Quand vous vous réveillez, vous n'avez pas le droit de faire plus de trois pas depuis votre lit avant de tomber sur un grand bol d'eau qui a été posé sur le sol la nuit précédente. Il y a une tasse avec deux anses ; vous la prenez et vous la versez dans chaque main trois fois. Ensuite, vous dites une prière pour remercier Dieu de vous avoir réveillé. Ensuite, vous allez aux toilettes. Il y a une bénédiction spéciale à dire après être allé aux toilettes – vous remerciez Dieu que tous vos organes fonctionnent. Ensuite, il y a d'autres prières, en particulier pour les hommes. Les hommes sont obligés de prier tous les matins à une certaine heure. Si vous allez prendre votre petit-déjeuner, vous êtes censé dire une bénédiction sur chaque aliment. Il y a un ordre dans lequel vous dites les bénédictions. Si vous avez une salade de fruits, mais que vous avez aussi du granola, lequel bénissez-vous en premier ? Une idée est que si le fruit est cultivé en Israël, vous bénissez celui-là en premier. Il y a tout un système.

AR : Est-il inhabituel que des gens quittent ces communautés ?

LD : Très. Il faut énormément de cran, de perspicacité et de courage. L'idée générale de la communauté est de tenir les gens aussi loin que possible du monde séculier, considéré comme polluant. On leur apprend que le monde extérieur est dangereux, qu'ils doivent rester unis parce que Dieu les a choisis, et que s'ils ne suivent pas les commandements de Dieu, ils seront terriblement punis. Ils grandissent avec une peur terrible.

Je vais prendre l'exemple le plus extrême. Le groupe hassidique Satmar vit dans un endroit appelé Kiryas Joel dans le comté d'Orange, dans l'État de New York. Ils sont enfermés idéologiquement, socialement et physiquement.

Ils ont peur d'être désavoués par leur famille et rejetés par leur communauté. Ils savent aussi que s'ils font défection, leur famille perdra son statut ; les chances de mariage des frères et sœurs seront réduites. Ils courent un risque énorme.

Ils n'ont pas les compétences nécessaires pour trouver un emploi. Les hommes apprennent le yiddish. Les femmes ne vont pas à l'université. Ils sont conscients qu'ils n'ont aucun moyen de subvenir à leurs besoins en dehors de l'enclave.

[Kiryas Joel compte une proportion plus élevée de personnes vivant dans la pauvreté que dans d'autres villages ou villes d'Amérique.]

AR : Alors, qui sont ces gens qui choisissent de partir ?

LD : Ils ont généralement vécu une enfance qui ne correspond pas à la voie hassidique idéale. On leur apprend que c'est la vie idéale, mais s'ils sont soumis à des conditions non idéales, ils commencent à se demander ce qui ne va pas.

Parfois, ils subissent des violences verbales, physiques ou sexuelles. Ils ont peut-être deux parents dont le niveau de religiosité diffère. C'est déroutant pour un enfant, car [on leur apprend] qu'il n'y a qu'une seule bonne voie. Si leurs parents ne sont pas d'accord, ils commencent à se demander s'il existe vraiment une seule vérité. D'autres personnes peuvent avoir des cousins ou des proches qui sont laïcs. Une femme a dit [de ses cousins] : « Ils vont skier, ils s'amusez tellement bien, et personne ne les punit. » Les gens qui partent sont pour la plupart jeunes, jusqu'à environ 25 ans. Si vous êtes marié et que vous commencez à avoir des enfants, il est beaucoup plus difficile de sortir de cette situation.

AR : Que se passe-t-il lorsqu'ils commencent à remettre en question des choses ou à enfreindre des commandements ?

LD : Ils commettent généralement leurs premières « transgressions » loin de leur communauté. Il existe un terme sociologique : ils le font dans les « coulisses », au lieu de la « scène » où ils pourraient être vus, dénoncés et punis. Et ils se rendent compte qu'il ne se passe rien. Et que les crevettes goûtent bon. Et elles continuent à le faire. C'est la phase que j'appelle « le passage » : elles font des allers-retours entre les deux mondes. Les femmes achètent un pantalon, l'enfilent quand elles arrivent au bar du coin du quartier et remettent leur jupe quand elles rentrent chez elles. Les hommes mettent leurs boucles derrière leurs oreilles s'ils sont dans une boîte de nuit, ce qui n'est évidemment pas le cas.

AR : Comment passent-elles du fait de mettre secrètement un pantalon à celui de quitter réellement la communauté ?

LD : Certaines commencent à aller plus souvent à Manhattan, à essayer de nouer des contacts. Elles finissent par trouver un endroit où vivre et commencent à subvenir à leurs besoins, mais c'est une énorme lutte.

D'une certaine manière, il est encore plus difficile pour les femmes de partir. Certaines d'entre elles ont épousé des hommes qu'elles savaient sur le point de partir, alors elles partaient ensemble. Les hommes ont quelques degrés de liberté supplémentaires. Un homme est censé étudier à la yeshiva toute la journée, mais s'il sort quelques heures, on n'en fait pas de cas.

AR : Que faisaient les personnes que vous avez présentées une fois qu'elles ont quitté la communauté ?

LD : Certaines d'entre elles travaillaient sur ordinateur. Certaines sont devenues professionnelles et ont suivi des études supérieures, grâce à une bourse ou au système universitaire de la ville. Une femme a commencé à travailler chez Laura

Ashley, comme vendeuse. Beaucoup sont allés à l'université et ont appris une sorte de compétence – la comptabilité, ou l'une d'entre elles est devenue assistante sociale. Médecins, avocats.

AR : Ont-ils conservé des liens avec leur ancienne communauté ?

LD : Oui, ce qui m'a choqué. Aucun d'entre eux n'a été désavoué. C'est très tendu, souvent – il y a des périodes difficiles – mais il y a des contacts. Une femme est lesbienne ; sa mère l'appelle une pute. Une femme a épousé un non-juif. Habituellement, les parents sont censés faire la shiva (le rituel de deuil) lorsque quelqu'un se marie en dehors de la religion. Je ne pense pas que ses parents aient fait ça, mais ils ne lui ont pas parlé, ni à son mari, ni ne l'ont reconnu. Mais quand ils ont eu un bébé, ses parents ont voulu le rencontrer.

AR : Ont-ils conservé une quelconque pratique juive dans leur nouvelle vie ?

LD : La plupart ne l'ont pas fait. Mais quand ils ont commencé à avoir des enfants, pour beaucoup, c'est devenu une autre histoire. Voici un exemple : un homme et sa femme ont eu un enfant de quatre ans. Ils ont dû le mettre dans une sorte d'école. L'homme voulait mettre l'enfant dans une école hébraïque. La femme était vraiment opposée : elle a dit qu'il allait apprendre des choses qui contredisent ce que nous faisons à la maison. L'homme a gagné, et ils ont commencé à envoyer leur enfant dans une école hébraïque. Quand les gens ont des enfants, certains d'entre eux se demandent s'ils veulent être totalement libérés de toute relation au judaïsme.

Cette interview a été éditée et condensée.

Dans une version antérieure de cette interview, Davidman a déclaré : « Il n'y a qu'une seule entrée [à Kiryas Joel], et c'est aussi la sortie. Le samedi, elle est fermée : personne n'entre ni ne sort. » Des recherches ultérieures menées par The New Republic n'ont pas pu confirmer la validité de cette affirmation.

The first time Lynn Davidman bit into a cheeseburger, she was worried for her life. “I was afraid some punishment by God might be imminent,” she recalls. She wasn’t sure what form his retribution for eating a non-kosher burger would take; she probably wouldn’t be hit by lightning in a restaurant, she figured, but perhaps she would be struck to the ground.

A junior at Ramaz, a modern Orthodox Jewish day school in New York, Davidman had begun questioning the strict laws she’d been raised with years earlier. Davidman, now a (secular) professor of sociology at the University of Kansas, has spent much of her career studying communities like the one she grew up in. In her first book, *Tradition in a Rootless World*, she profiled American Jewish women who grew up irreligious and chose Orthodoxy as adults. For her latest book, *Becoming Un-Orthodox: Stories of Ex-Hasidic Jews*, Davidman got to know a very different group of people: forty men and women born into ultra-Orthodox Hasidic communities who had, against all odds, broken away and joined the secular world.

Alice Robb: What sets Hasidic communities apart—other than the way they dress?

Lynn Davidman: They’re taught to be modest: Aside from dressing in an unrevealing way, this means not talking in a loud voice, not wearing gaudy colors, generally not calling attention to yourself. Men, when walking down the street, will look down so they don’t catch a woman’s eye. Before marriageable age, there is complete and utter separation of the sexes. Inside the Satmar community, there are Yiddish signs indicating which side of the street men walk on and which side of the street women walk on.

The entire day is filled with ritual. When you wake up, you are not allowed to walk more than three steps from your bed before you encounter a big bowl of water that was placed on the floor the night before. There’s a cup with two handles; you pick it up and pour it over each hand three times. Then you say a prayer thanking God for returning you from sleep. Then you go to the bathroom. There’s a special blessing to say after you go to the bathroom—you thank God that all your organs are functioning. Then there are more prayers, especially for the men. The men are obligated to pray every morning by a certain time. If you go to breakfast, you’re supposed to say a blessing over each food. There’s an order in which you say the blessings. If you have a fruit salad, but you have granola too, which do you bless first? One idea is that if the fruit’s grown in Israel, you bless that one first. There’s a whole system.

AR: How unusual it is for people to leave these communities?

LD: Very. It takes an enormous amount of guts, savvy, and bravery. The general idea in the community is to keep people as far away from the secular

world as possible—it's seen as polluting. They are taught that the outside world is dangerous, that they have to stick together because God chose them, and if they don't follow God's commandments they will be punished terribly. They grow up with a tremendous fear.

I'll take the most extreme example. The Satmar Hasidic group lives in a place called Kiryas Joel in [Orange County] New York. They are ideologically encapsulated, they are socially encapsulated, and they are physically encapsulated.

They're afraid of being disowned by their family and shunned by their community. They also know that if they defect, their family loses status; the marriage chances of the siblings are down. They are risking an enormous amount.

They don't have skills to get a job. The men are taught in Yiddish. The women don't go to college. They are aware that they have no way to support themselves outside the enclave. [Kiryas Joel has a higher proportion of people living in poverty than other village or town in America.]

AR: So who are these people who choose to leave?

LD: They generally have had some childhood experience that doesn't fit with the ideal Hasidic way. They're taught that this is the ideal life—but if they're subject to un-ideal conditions, they start to question what's wrong. Sometimes there's verbal or physical or sexual abuse. Perhaps they have two parents whose levels of religiosity differ. This is confusing for a kid, because [they're taught that] there's one right way. If their parents disagree, they start to wonder: Is there really one truth? Other people may have cousins or relatives who are secular. One woman said [of her cousins], "They go skiing, they have such a great time—and nobody's punishing them." People who leave are mostly young, up to around 25 years old. If you're married and starting to have kids, it's much harder to get out.

AR: What happens when they start questioning things or breaking commandments?

LD: They generally do their first "transgressions" far away from their community. There's a sociological term: They do it in the "backstage," instead of the "frontstage" where they could be seen and reported and disciplined. And they find that nothing happens. And that shrimp tastes good. And they keep doing it. That's the phase I call "passing": They're moving back and forth between the two worlds. Women might buy a pair of pants, put them on when they get to the bar at the corner of the neighborhood, and put their skirt back on when they go home. Guys might put their curly locks behind their ears if they're in a dance club, which of course they shouldn't be at.

AR: How do they go from secretly putting on pants to actually leaving the community?

LD: Some start going to Manhattan more, trying to make some contacts. Eventually they find a place to live and start supporting themselves, but it's a huge struggle.

In some ways, it's even harder for women to leave. A few of the women married men who they knew were on the way out, so they would leave together. Men have a few more degrees of freedom. A man's supposed to be studying at *yeshiva* all day, but if he goes out for a couple hours, it's sort of overlooked.

AR: What did the people you profiled end up doing once they left the community?

LD: Some of them did computer work. Some became professionals and took themselves through college, with a scholarship or through the city college system. One woman started working at Laura Ashley, as a saleswoman. Many went to college and learned some kind of skill—accounting, or one became a social worker. Doctors, lawyers.

AR: Did they maintain links with their old communities?

LD: Yes, which was shocking to me. None of them were disowned. It's very tense, often—there are hard periods—but there's contact. One woman is a lesbian; her mother calls her a whore. One woman married a non-Jew. Usually parents are supposed to sit *shiva* (do the mourning ritual) when someone marries outside the religion. I don't think her parents did that, but they didn't talk to her or her husband or acknowledge him. But then when they had a baby, her parents were interested in meeting the baby.

AR: Did they keep up any kind of Jewish practice in their new lives?

LD: Most did not. But when they started to have children, for many it became a different story. Here's one example: One man and his wife had a child who was four. They had to put the child in some kind of school. The man wanted to put the kid in a Hebrew day school. The woman was really opposed: She said, he's gonna learn things that contradict what we do at home. The man won, and they started sending their kid to a Hebrew day school. When people have children, some of them rethink whether they want to be totally free of any relationship to Judaism.

This interview has been edited and condensed.

In an earlier version of this interview, Davidman stated, "There is only one entrance [to Kiryas Joel], and it's also the exit. On Saturday, it's locked:

Nobody gets in or out." Subsequent research by *The New Republic* was unable to assert the validity of this claim.

<https://newrepublic.com/article/119826/hasidic-jews-becoming-unorthodox-lynn-d-avidman-interview>